

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE CHATEAU-THIERRY

Le Pays de Paul Claudel

Communication de M. André LEFEBVRE du 25 Novembre 1972.

« Le maniement et emploie des beaux esprits donne prix à la langue non pas l'innovant tant, comme la remplissant de plus vigoureux et divers services, l'estirant et ployant. »

Ainsi parle Montaigne, qui fut un de ces beaux esprits là.

Paul Claudel aussi ; sa langue est un fécond sujet d'étude.

Il existe une relation intime entre la terre nourricière et le langage humain.

Le langage des hommes est né du sillon : il est d'origine rustique. Le vieux peuple des campagnes est l'artisan de notre langue.

La Fontaine a trouvé son inspiration dans le cadre de son enfance et de sa jeunesse. C'est pourquoi ses fables sont toutes fleuries des fleurs des champs et des bois. On parlait alors autour de Château-Thierry une jolie langue qui était le vrai français parlé, leste et vigoureux avec un tas de mots originaux.

Deux siècles et demi plus tard, et presque au même endroit, Paul Claudel amassait une telle réserve d'observations qu'il allait, pour ainsi dire, s'en imbiber, sans même en avoir conscience.

C'est dans les premières œuvres, surtout, que l'on trouve ces souvenirs du terroir natal, mais il faut croire qu'ils sont restés bien vivaces dans la mémoire du poète car on les rencontre ça et là tout au long de ses pages et jusque dans sa correspondance.

La jeune fille Violaine tout entière est née du village de Villeneuve.

Dans la première version, Bibiane s'exclame :

« Mais Bibiane, l'AGACHE ! Elle est dure comme le fer !
elle est aigre comme la CESSE ! »

L'agace ou agasse (en picard : agache) est l'oiseau ordinairement appelé pie. Nous avons une chanson là-dessus : « Au printemps, la mère Agache... »

Dans sa fable l'Aigle et la Pie, La Fontaine emploie ce mot, qu'il a entendu aussi : « ...l'agace eut peur... »

Une pie-grièche est une femmœ acariâtre, querelleuse. Et c'est bien le caractère de Bibiane.

Quant à la CESSE, c'est une petite cerise dite bâtarde, très aigre en effet.

Violaine, racontant aux enfants la délicieuse histoire du Lion et de la Pierre Précieuse, dit : « ...le grand *BETET* ne pourra plus ouvrir la bouche... »

L'un des L'Artifaille, Quatorze, parlant de son père : « I ne dit rien. I marche en avant, sans regarder, comme un *bêtet*. »

Jacquin Huri, apprenant le crime de Bibiane : « Je la tuerai sous mes pieds, comme un *bêtet*. »

Dans une lettre à Colette, le 13 Janvier 1953, Claudel écrivait : « ...les hommes, les femmes, les enfants, toutes les plantes à quoi ça sert, les « *bêtets* », chacun se connaît par son petit nom, on a la manière de tout ça ! »

Le mot *bêtet* désigne par ici tout être animé, effrayant, ou comique, ou démesuré de grosseur, de stupidité, de ruse, de bonasse, de méchanceté... Claudel l'utilise à chaque fois avec une rigoureuse précision.

Qu'est-ce qu'une *goulée* ? Une grosse, une énorme bouchée.

C'est ainsi que parle La Fontaine :

« Ce maudit animal vient prendre sa *goulée* »

(Le Jardinier et son Seigneur).

C'est ainsi que parle Violaine, dans la même histoire de la pierre précieuse, la petite brebis de six mois disant au bœuf :

« Avale la dravière fleurie ! *Engoule* la luzerne bleue ! »

Ecoutez maintenant Anne Vercors :

« Il arrive avec sa voiture comme le *COCASSIER*. »

Le *cocassier* était le ramasseur d'œufs qui parcourait en voiture la campagne et achetait les œufs dans les fermes ; on l'appelait aussi coquetier (*cocassier* vient de coque).

« Mais je n'ai plus de goût à sortir, et pas plus loin que les *BIROTS*. »

« ...comme des lapins dans une botte de *LACERONS*. »

Nous nommons ici *birot*, l'oie mâle, et *laceron*, le laiteron, herbe qui se rapproche de la laitue et dont les lapins sont friands.

« Carcan !

Quoi que t'as à *gingner*, comme un jars qui jarguande ? »

Ainsi s'exprime le Vieux des L'Artifaille. *Guingner*, c'est guetter d'un œil sagace. Il faut lire le début de l'acte III pour retrouver, dans le langage de cette famille pitoyable et comique, probablement une bande de « traîneux », le parler du Tardenois.

« Plein de foin dans le *SINET* », dit Violaine.

Un *sinet* est un petit grenier à fourrage, dans la région de Château-Thierry.

« Est-ce que je babille des *DIRIES* comme une femme soûle ? » hurle Jacquin Huri.

On appelle ainsi par ici des bavardages de femmes, des cancans. Et Claudel, dans l'*Otage*, reprend le terme pour faire dire au baron Turelure : « ...toutes ces *duries* d'âne et de chien ! ».

La mère, reprochant à Bibiane ses méchancetés :

« Dis, *NOIRPIAUDE*, vilaine ! »

Noirpiaud, dans notre patois, désigne un individu au teint sombre dont l'âme n'est pas toujours très claire non plus. Notre idiome populaire lui a fabriqué hardiment un féminin que Claudel utilise avec délectation.

Dans l'Annonce faite à Marie, il faudrait presque tout citer de l'acte III, tant il fourmille de mots et d'expressions paysannes encore en usage aujourd'hui.

« ...c'était la plus sale partie avec toutes ses mauvaises-étés et ces éronces, et le marais », dit le maire de Chevoche.

Les éronces sont les ronces.

L'apprenti : « Les deux cloches de la Cathédrale... ne cesseront plus de *badonguer*. »

C'est une onomatopée faite sur ding dong. On dit badinguer sur les bords de la Marne et badonguer sur les bords de l'Ourcq.

Violaine : « Ne brouillonnes pas tout avec elle comme avec moi. »

Brouillonner est synonyme d'embrouiller mais avec un sens péjoratif. Brouillonner, c'est embrouiller exprès.

« C'est *leut'chemin* », dit un ouvrier (pour « leur » chemin).

« Huit ans *t'à l'heure* », dit un homme (pour « tout-à-l'heure »).

On entend là le parler lent et traînant des paysans de la Brie.

L'homme reprend : « ...tout de même c'est *enguignant* à avoir près de chez soi, *c'te varmine de gens*. »

Etre *enguignant*, c'est être ennuyeux, gênant. Il faut le rapprocher de guigne : malchance. Dans la version définitive pour la scène, Claudel a écrit enguignant. La Fontaine s'est servi du déjà vieux verbe engeigner ; tout cela a, à peu près, la même signification. Dans la même phrase, Claudel prononce — comme nous — varmine et non vermine.

Tête d'Or, recèle de jolis mots de notre région. L'un d'eux, éminemment évocateur : *rambleur*, désigne la lueur d'un incendie, d'un coucher de soleil, les lumières d'une ville, etc. se réflétant dans le ciel nocturne.

Le Messager : « ...Fatigués, se tenaient debout, les pieds dans la bruyère, rouge comme l'arbouse, tels que des forgerons, de la *rambleur*.. »

Quelqu'un : « Je connais

Son visage, autant que je puis le reconnaître
Dans cette *rambleur* de la demi-nuit. »

Claudel ne l'avait pas oublié en 1926, et il écrit dans Conversations (Richard Wagner) : « Déjà la *rambleur* de Tokio commence à rougeoyer dans le ciel noir ».

J'ai été surpris de ne pas trouver ce mot dans le dictionnaire lorsque, l'ayant rencontré sous la plume de Claudel, j'ai voulu en vérifier l'orthographe. En effet, je « l'écrivais » mentalement *rembleur* et c'est alors seulement que je me suis aperçu qu'il n'avait jamais été imprimé. C'est dommage, et l'Académie devrait bien l'introduire dans son dictionnaire.

Je l'ai pourtant découvert depuis, utilisé par Frédéric Henriet, évoquant en Décembre 1914 l'arrivée des Allemands à Château-Thierry, le 2 Septembre 1914, et écrivant, comme je l'aurais écrit moi-même : « ...les sinistres *rembleurs* de l'incendie... »

Cébès : « Je puis *rebouler* des yeux dans ces froides ténèbres ! »

Rebouler des yeux, c'est regarder de tous côtés en les écarquillant, et sans bouger la tête.

L'empereur : « Au matin, *avant les bêtes*, descends dans l'épaisse prairie, compagnon ! »

Avant les bêtes, expression typiquement paysanne : avant que les bêtes soient réveillées.

Cébès mourant et Tête d'Or évoquent leur pays natal et, au cours de cette déchirante et ultime conversation, Tête d'Or dit à son ami :

« Dis, m'entends-tu encore ? - *Mettez la table* sous l'arbre, car nous mangerons dehors - Comme le soir est beau ! »

Mettre la table, dans nos campagnes, c'est ce qu'on appelle ailleurs dresser le couvert, et l'on imagine l'émotion de Cébès et celle de Tête d'Or, comme aussi la nôtre, en entendant cette phrase si simple, mais si pleine de la vie paisible dans la maison familiale.

On peut en dire autant de ce mot dans la bouche de Furius (Conversation dans le Loir et Cher - Juillet 1928) :

« ...un endroit ...où toute la ville se donne rendez-vous à *la fraîche* ». C'est l'heure, dit Claudel, quand le travail est achevé, celle où les animaux viennent boire, où tous les habitants éprouvent le besoin de se rencontrer et de se retrouver. »

Le parler de Villeneuve, on l'entend encore lorsque, dans l'*Otage*, M. Badilon dit :

« Le Pape, j'ai appris que le pauvre homme venait d'avoir les jambes *broyées* par un chêne. »

L'auteur a pris soin d'indiquer par un renvoi : Il prononce « *broy-ées*. »

La première phrase de Marthe dans l'*Echange* :

« La journée *qu'on voit clair* et qui dure jusqu'à ce qu'elle soit finie ! » a intrigué Robert Mallet qui demanda à Claudel : « Est-ce bien clair et non claire ? ». Le poète répondit en riant : « Rien de plus clair : il faut maintenir clair. C'est une forme paysanne à laquelle je tiens. »



VILLENEUVE-SUR-FÈRE (*Aisne*).
Le Presbytère, maison natale de Paul Claudel, le 6 août 1868



VILLENEUVE-SUR-FÈRE (*Aisne*).
Ici fut écrit l'Annonce faite à Marie.



FÈRE-EN-TARDENOIS (*Aisne*).
Route de Seringues : Le Grès qui va boire.

Et c'est en effet toujours ainsi que l'onalue ici, le matin, après la nuit — et quelquefois la pluie qui a tout nettoyé — la journée pendant laquelle on verra clair jusqu'à ce que la nuit arrive de nouveau. Ce n'est pas : la journée que l'on voit claire. C'est : on voit clair dans la journée. Il faut être du pays pour comprendre cela du premier coup.

Gide, chargé de l'impression de MAGNIFICAT, la 3^{me} des Cinq Grandes Odes, lui écrit le 17 Avril 1910 : « Un mot en hâte : « spéciale » est bien volontaire, n'est-ce pas ? »

Claudel lui répond de Prague le 20 Avril 1910 : « Oui, il faut spéciale. Je préfère cette forme très française à la forme « spéciale » qui est sèche et scolaistique et n'insiste pas assez. L'e initial érase comme un pouce.

Voici le contexte :

Nous étions exigés selon l'ordre de nos générations

Pour qu'à cette *espéciale* volonté de Dieu

Soient préparés le sang et la chair.

En effet, le vieux mot spécial (employé par Comines) concorde avec espèce (latin species) beaucoup plus logiquement que le terme moderne spacial.

Dans une lettre de Claudel à Gide, de Prague le 17 Juin 1910 :

« ...1^o Tout d'abord ma femme qui part pour la France vers le 1^{er} Juillet (elle va y passer les quatre mois d'été, rapport à la santé des enfants). »

Rapport est en italiques dans le texte. Cela veut dire : « à cause » de la santé des enfants, mais Claudel écrit comme on parle par ici.

Le mot SAVART désigne en Champagne une terre laissée en friche. La mélancolie d'un champ abandonné, Claudel la ressent et la dit dans Feuilles de Saints :

« Et cette borne effacée sous les ronces de quelque terme inconnu indique la distance occulte.

Puis tout finit vaguement peu à peu dans le SAVART et le marécage. »

(La Route interrompue).

« Est-ce qu'il y a moyen de dormir quand on a déjà au poing ce bon blé.

Dont le morne *savart* plein de flaques est capable où le colon hagard.

Aujourd'hui loin des routes se tapit avec sa chèvre et sa vache... »

(Saint-Martin).

Claudel aimait les mots et savait les choisir. L'aspect, la prononciation de *savart* sont pleins de la tristesse d'un lieu délaissé.

En voici d'autres :

« Il faut éviter les portes qui claquent, les fenêtres qui arloquent... »

(Positions et Propositions - Notes sur l'Art Chrétien.)

Arloquer se dit par ici des portes et fenêtres dont la fermeture est défectueuse, vient probablement de loquet. Mais aussi, toute « mécanique » qui grince, même dans le plus petit objet, arloque.

« Dites toujours : « préférer que » et non pas « j'aime mieux que » qui englue les lèvres comme un morceau de *collenbouche* », conseille Paul Claudel.

(Positions et Propositions - Sur le vers français).

C'est *colle-en-bouche*, bien entendu. Il s'agit d'une espèce de pâte sucrée et violemment colorée de rouge ou de vert, ayant un peu la consistance de la pâte de guimauve. On vendait cela à la Foire de Château, à la Fête à Jean et dans les fêtes de village. Et, par extension, on appelait ainsi toute nourriture épaisse, tel le riz mal cuit.

Conversations dans le Loir et Cher :

Mardi, Acer : « ...de même que ce *mâchuron* de suie sur le bout de votre nez indique autour de vous une industrie dans le brouillard. »

Mâchuron vient de mâchurer, barbouiller de noir. Couramment employé ici.

Samedi, Saint-Maurice : « Ce doit être quelque Wurtembergeois dont le périsprit s'est empiergé aux fils tendus de sa race. »

S'empierger, c'est s'empêtrer les pieds.

« Car quel rapport, écrit le poète dans l'Epée et le Miroir, tolérer entre ces prodigieux événements et ce petit ménage d'*argagners*, comme on dit chez moi, ce groupe de sourds-muets à qui il n'est fils de bonne ou de mauvaise mère à Nazareth qui ne se sente infiniment supérieur ? »

Encore en 1935-1937, pour Claudel, « chez moi » c'était Ville-neuve. Un *argagner* est ici un petit exploitant de culture, un argagnage est une petite exploitation.

Dans une lettre à Gide, de Prague, le 20 Juin 1910, lui demandant de lui procurer les deux derniers livres de Péguy, Claudel écrit : « ...je le vois un peu comme l'apprenti-sorcier de Goethe avec des papiers débordant de tous côtés de sa table de travail, ruisselant par les fenêtres, giglant (1) par les soupiraux. »

Bien entendu, Claudel le sait qu'on dit académiquement giclant. Mais il l'écrit comme on le prononce chez nous. Et voyez comme gigler jaillit et éclabousse mieux que gicler.

(1) Sic (renvoi de l'éditeur).

« Quand je sors, je ne reviens jamais sans *poreaux* » écrit-il à Pottecher, de Boston, le jeudi 17 Janvier 1894. Il insiste dans son Journal, le 12 Avril 1915 : « vert comme une queue de *poreau* ».

Autour de Château-Thierry, on prononce toujours *poreau*, qui est d'ailleurs conforme à l'étymologie, venant du latin porrelum, et aussi à la tradition, si l'on en croit La Fontaine, encore dans la fable Le Jardiner et son Seigneur : « Adieu chicorée et poreaux... »

Le 12 Mai 1944, Claudel assista à Lyon à une représentation de l'Annonce faite à Marie donnée par la Compagnie du Regain. On peut lire dans les notes qu'il rédigea à cette occasion, esquissant la mise en scène :

« Acte III on a gardé les bandes qui représentent la forêt. Aussi le *cafourgnot* de l'acte II... »

Il s'agit, dans l'acte II, de l'enfoncement où se trouve la cheminée devant laquelle la Mère est assise. C'est maintenant la logette de la lépreuse. Le petit réduit fourre-tout connu sous le nom de capharnaüm est appelé ici commodément un *cafourgnot*.

« Espèce de canaille de chien de *proparien* ! » vocifère Anna dans l'Histoire de Tobie et de Sara.

Cette façon d'écrire, semblable à la prononciation locale, nous a permis de donner à l'expression un féminin : proparienne.

La nymphe Brindosier, dans Protée, s'exclame :

« Satyres chèvres-pieds, triste brigade, écoutez-moi ! de ceux que Protée, le vieillard absurde de dessous la vague,

A ramassés un par un comme on pique les grains mûrs d'une grappe ;

Quand ils *riboulaient* de l'un de nos bateaux, car ces bêtes n'ont pas le pied marin, et vous pensez si nous nous amusions à les ramasser ! »

Ribouler, c'est dégringoler péle-mêle.

Trente ans après avoir écrit Protée, le poète n'avait pas oublié le verbe ni le substantif qu'on lui a tranquillement fabriqué. Dans le chapitre de l'œil écoute consacré à Jacques Thévenot, il écrit : « Les oranges qu'on retire à pleins paniers des mahonnies y remplacent la *riboulée* naïve des pommes de la Gaule ! ».

En prononçant *riboulée*, on entend rouler les unes sur les autres les pommes de terre quand on vide un sac dans la cave, on voit le tas chancelant, sous l'arbre, des pommes que l'on cueille.

Dans son Journal, le 30 Novembre 1919, Claudel parle d'un vieux prunier auquel il ne reste qu'une seule *reine-glaude*. Claudel n'ignore pas qu'une reine Claude a donné son nom à ce fruit, mais il sait aussi que, probablement, on prononçait Glaude comme Crillon écrivait son nom Grillon. En tout cas, pour nous de la Galvèse, ce prunier est un *reine-glaudier*.

C'est que Claudel se sert des mots non pour l'utilité mais pour constituer « un tableau à la fois intelligible et délectable », qui fait naître l'émotion, sans quoi la poésie ne peut exister.

Toujours dans le Journal, Claudel note, le 6 Août 1953 :

« Patois de Villeneuve : *paler* des animaux (faire leur litière), paille. » En Novembre 1918, il avait utilisé un joli mot encore de chez nous dans lequel, cette fois la paille est présente comme dans la chose :

« Bien au chaud dans sa petit vallée, bien *empailloée* à la terre. » (Feuilles de Saint - Saint-Louis, roi de France).

Il constate (20 Décembre 1918) que l'expression « Au contraire » est une affirmation, un assentiment : viendrez-vous dimanche ? — Oh ! au contraire.

Un *ferlampier* (18 Septembre 1941) est un homme qui n'est bon à rien. On devrait dire frelampier et cela vient de frère-lampier qui signifiait, dans son origine, le moine qui avait soin d'allumer les lampes du couvent : le lampiste.

La poésie du Tardenois, c'est aussi les refrains que Paul Claudel a recueillis sur les lèvres des enfants, qu'il a fredonné sans doute lui-même.

C'est tout un monde que ces chansons, et tout un monde charmant.

Les premières versions de la jeune fille Violaine en contiennent.

Tandis que Baube parle à Jacquin Huri, des enfants chantent au dehors :

Marguerite de Paris !
Prête-moi tes souliers gris !
Pour aller au Paradis !
Qu'i fait beau !
Qu'i fait chaud !
J'entends le petit oiseau
Qui fait piiii

Pendant qu'Anne Vercors et Jacquin Huri parlent, un enfant chantant au dehors :

C'est l'alouette qui monte en haut
Qui prie Dieu pour qu'i fasse beau
Pour son père et pour sa mère
Et pour ses petits patriaux.

Ensuite, voix d'enfants au loin :

Compère loriot !
Qui mange les cesses et qui laisse le noyau !

Qui n'a ressenti l'émotion nostalgique qui étreint Claudel lorsqu'il se rappelle la chanson que, tout enfant, il entendait chanter par la vieille bonne Victoire Brunet, chanson née entre l'Oise et l'Aisne dont Gérard de Nerval parle dans Sylvie ?

Au Pont du Nord
Un bal y fut donné !

— — — — —

Claudel a introduit quelques-uns de ces frustes petits poèmes dans Jeanne d'Arc au bûcher :

Voulez-vous manger des cesses ?
Voulez-vous manger 'du flan ?
Quand iron-s-nous à Liesse ?
Quand iron-s-nous à Laon ?

Et la chanson d'Heurtebise, celle de la Mère aux Tonneaux, celle des Trimouzettes...

Nous sommes bien ici en Champagne, où la reine de Mai — la trimouzette — accompagnée de ses acolytes et de sa suite, faisait sa tournée semblable à la tournée des « roulées » de Pâques.

Devant chaque maison, la trimouzette (c'était une petite fille) dansait sur une chanson invoquant souvent la croissance des céréales.

Claudel parle du village comme un villageois et traite rustiquement de la chose rustique. Aussi y est-il toujours vrai.

C'est là, dit-il, en parlant de Villeneuve, où j'ai appris le français, le vrai français, un français tout près de sa source, le parler tout frais de l'Île-de-France.

En les lisant, ces chansons, on voit les petites filles de Villeneuve assises sur l'herbe de la grande place carrée ombragée de tilleuls, autour de la fontaine ornée d'une tête de sanglier, pendant les longs soirs de l'été, à la fraîche...

Voilà ce qu'a donné à Claudel son enfance campagnarde.

Sans lui, plus d'un petit poème, plus d'une naïve mélodie s'allaienr perdre sans écho dans les bois et les champs, car la chanson populaire est près de s'éteindre.

Les mots qu'il emploie, ce sont les mots de tous les jours mais Jacques Rivière avait été frappé par leur « formidable propriété ».

« C'est bien notre langue que vous parlez, lui écrit-il, et avec une justesse énorme que nous ne soupçonnions pas, commandant aux mots de produire à chaque instant (pour justifier leur sens) tout leur passé, toute leur histoire ».

Voilà ce qu'il dit, dans l'Annonce, pour exprimer l'idée de joie calme :

la chaleur — il fait bon labourer — Dieu est grand — il y a encore deux heures avant midi.

C'est tout, et cela suffit pour rendre.

Sans lui plus d'une expression savoureuse, plus d'un mot riche et coloré allaient être oubliés, car on n'ose plus employer le parler agreste et rustique.

Il nous rappelle que la manifestation vivante de la pensée est la langue parlée et que les expressions comme :

regardez voir - nous deux lui - des fois que vous le rencontreriez quand il est revenu de soldat -, gallicismes naïfs, fautes de français peut-être ; sont tout de même l'élixir le plus savoureux de notre terroir.

André LEFEBVRE.

1972

Bureau de la Société

Trésorier Honoraire : M. Beaujean

<i>Président</i>	M. R. Deruelle.
<i>Vice-Présidents</i>	MM. A. Lefebvre et Cabrol.
<i>Secrétaire</i>	M. R. Planson
<i>Trésorier</i>	M. Y. Milet.
<i>Trésorier-Adjoint</i>	M. H. Dumon.
<i>Bibliothécaire</i>	Mme Angot.
<i>Archiviste</i>	Mme Colette Prieur.
<i>Membres</i>	Mme Kiény, MM. le Comte de Sade, Bourgeois, Dubourg, Parent, J.-L. Marchand, N. Haudot.

MEMBRES DÉCÉDÉS EN 1972

MM. le Recteur Hardy, Dudrumet, de Corlieu,
Robert, Saint-Raymond.

MEMBRES ADMIS EN 1972

M^{mes} Barnaverain, Boob, Carpentier, Lesage, Vallier, Véron, Welche,
M^{le} Pangaut, MM. le Dr Lenoury, Vallier, Verdier, Welche.

La Société a perdu ses deux présidents d'honneur. MM. le Recteur Hardy et Dudrumet.

Le Président leur a rendu un hommage vibrant et affectueux à la séance du 30 Septembre.

M. Charles Dudrumet, l'un des doyens de la Compagnie, homme serviable et bon, toujours prêt à mettre sa mémoire et sa bibliothèque à la disposition des chercheurs, a accompli un travail considérable pour la bonne marche de la Société, qui conservera de lui un souvenir sans tache.

L'œuvre magistrale de l'éminent historien que fut Georges Hardy, évoquée par M. Deruelle, a été aussi rappelée par le Président de la Fédération à l'ouverture du Congrès de Saint-Quentin le 3 Septembre 1972 et cet éloge a été publié dans le tome XVIII des Mémoires de la Fédération.